

UNE GIRONDINE

Mme Roland et Charlotte Corday ont inscrit leurs noms dans l'Histoire à côté de ceux des Girondins ; elles comptent parmi les plus célèbres des victimes de la Révolution,

Un de leurs admirateurs passionnés, M. Armand Ducos dans un fort beau livre qu'il consacre à leur mémoire, leur adjoint une troisième "Girondine" qui, pour être moins connue, n'en est pas moins digne de passer à la postérité; cette femme héroïque est Mme. Bouquoy, une simple bourgeoise de St Emilion, qui fut, pour les persécutés l'amie de la dernière heure, qui essaya de les sauver et paya de sa vie cette noble entreprise. Comme le remarque M. Ducos, si quelques obligés de cette sublime bienfaitrice n'avaient laissés pieusement dans leurs supérieurs écrits, échappés par miracle à la destruction, l'éclatante attestation de son dévouement, elle fut restée, comme bien d'autres, totalement inaperçue dans cette terrible bourrasque sociale où souvent les infiniment petits ont été infiniment grands. Elle n'a eu ni poète ni littérateur pour la chanter, ni personne pour consigner son souvenir dans un livre quelconque.

Cette omission, cette injustice, est aujourd'hui réparée et l'on peut même dire que Mme Bouquoy a enfin trouvé le meilleur des historiens. Né dans la région même où elle a vécu, petit neveu des Girondins Ducos et Fenfrède, il n'a eu qu'à puiser dans des traditions et des correspondances de famille pour nous offrir un récit des plus documentés en même temps que des plus touchants.

Les Girondins venaient d'être mis hors la loi ; plusieurs d'entre eux avaient immédiatement quitté Paris et s'étaient réunis à Caen, où Charlotte Corday les avait vus. Poursuivis de tous côtés, ils tournèrent leurs dernières espérances vers la Gironde, leur berceau. Ils parvinrent à traverser à pied la Normandie et la Bretagne; les uns gagnèrent Quimper et les autres Brest pour s'embarquer vers leur province d'origine. Ils y arrivèrent à la fin de septembre 1793, c'est-à-dire trop tard. La terreur était déjà organisée à Bordeaux et dans tout le département, et les fugitifs, à peine descendus à terre, faillirent être arrêtés sur le territoire d'Ambès. Reconnus et dénoncés, ils n'eurent que le temps de se sauver précipitamment loin de la maison où ils s'étaient disposés à passer la nuit. Les soldats venus pour les capturer trouvèrent leurs lits encore chauds, mais vides.

Pétion, Buzot, Barbaroux, Louvet et Valady résolurent alors de rejoindre Guadet qui avec Salle, s'était dirigé vers Saint-Emilion, son village natal, où il espérait trouver pour tous un asile, au moins chez son père. Mais la police avait pris les devants, et la propriété de de Guadet, père, était étroitement gardée. Les deux proscriptions restaient donc eux-mêmes sans asile. C'est ce qu'apprirent avec douleur Pétion et ses compagnons un dimanche, dans une carrière abandonnée ce jour-là, où ils s'étaient tapés.

Que devenir ? Songez que tout recel d'une personne décrétee d'arrestation était puni de mort ! Hélas ! toutes les portes demeuraient fermées devant les malheureux.

C'est ici qu'intervient Mme Bouquoy.

Elle s'appelait, de son nom de famille, Thérèse Dupuy et était sœur de la femme de Guadet. Fille d'un bourgeois de

Bordeaux, elle s'était mariée à un bourgeois de Saint-Emilion, d'une des plus vieilles lignées du pays.

Elle vivait tranquillement à Paris avec son époux, quand elle apprend la situation désespérée des Girondins. Elle accourt aussitôt, leur fait connaître qu'elle a chez elle une cachette sûre où ils pourront sans doute attendre le salut.

Elle ne les trompait pas. Dans l'ancienne propriété Bouquoy, qui existe encore à Saint-Emilion et appartient aujourd'hui aux frères de la doctrine chrétienne, on peut apercevoir en bien cherchant, si l'on est prévenu d'avance, une espèce de fenêtre béante sur une des parois du puits. Descendez dans le puits jusqu'à cette profondeur, pénétrez par cette ouverture, et vous vous trouverez dans une galerie souterraine provenant de carrière autrefois exploitées.

C'est là que Guadet et Salle, puis Louvet, Barbaroux et Valady, puis Pétion et Buzot, successivement réunis, se déroberent aux recherches jusqu'au 12 novembre 1793.

A cette date, il fallut partir. Malgré toutes les précautions prises par Mme Bouquoy pour nourrir clandestinement ses hôtes (comme les denrées publiques étaient rationnées, ils vivaient sur une provision de pommes de terre et de haricots que contenaient heureusement les greniers), un lâche dénonciateur avait découvert le secret et averti l'autorité.

Par bonheur, quand les troupes envoyées de Bordeaux opérèrent une perquisition domiciliaire, les sept Girondins avaient disparu. Toutefois Valady fut arrêté quelque jours après à Périgueux, et guillotiné le 5 décembre. Louvet put rentrer miraculeusement à Paris, s'y cacher et se réfugier plus tard dans les "cavernes du Jura" où il atteignit le 9 thermidor libérateur.

Après avoir quitté la maison Bouquoy, Guadet et Salle d'une part, et de l'autre, Barbaroux, Pétion et Buzot, reprirent momentanément leur vie errante autour de Saint Emilion, toujours en quête d'un nouvel asile.

Par les soins de leur bienfaitrice, les trois derniers furent enfin recueillis par un perruquier de campagne, nommé Troquart, qui leur donna une vaste chambre au dessus de sa boutique, dans une mansarde décrépie, bâtie de bois autant que de pierre où il était installé, à l'intersection de deux ruelles. Troquart reçut pour ce service une somme de 500 livres. Mme Bouquoy s'ingénia pendant huit mois à faire prendre patience à ses amis dans ce réduit leur préparant elle-même leur nourriture et leurs vêtements, servant d'intermédiaire entre eux et la maison de Guadet, père, où Guadet et Salle, de leur côté, avaient trouvé un refuge.

Une belle nuit, en effet, ils s'étaient décidés à y pénétrer, malgré la vive surveillance dont, comme nous l'avons déjà dit, elle était l'objet.

Le vieillard, qui était un des hommes les plus distingués de la contrée, les avait reçus à bras ouverts et, par une échelle aussitôt enlevée, les avait fait monter dans une soupenne perçue à un angle du fait, sans ouverture extérieure. Pour entrer, il leur avait fallu décoller deux planches d'un plafond, qu'ils avaient recouvertes immédiatement après. Dans ce coin qui ne prenait jour que par les interstices des tuiles et où l'on ne pouvait même pas se tenir debout, sans air l'été sans feu l'hiver, à peine nourris, ils restèrent jusqu'en juin 1794. Salle

employait ses loisirs à composer une tragédie. Guadet, dont la vue était très faible ne pouvait écrire ; sa seule distraction était d'écouter la voix de sa femme et de ses jeunes enfants à qui bien entendu, on n'avait pas révélé sa présence.

Comment l'autorité fut-elle prévenue ?

Toujours est-il que le 17 juin, de grand matin, la maison du père Guadet, cernée par "cinq mille" soldats, est fouillée de fond en comble, après interrogatoire de tous ceux qui l'habitent. Les inquisiteurs allaient s'éloigner quand quelqu'un eut l'idée de comparer le grenier intérieur à la façade du dehors ; la différence de hauteur montra qu'il existait un réduit ignoré. On se mit en devoir de tout démolir quand Salle et Guadet crièrent qu'ils se rendaient. Ils furent immédiatement chargés de chaînes, transportés à Lisbourg, traduits le lendemain devant la commission dite militaire et livrés tout de suite après à l'échafaud, où ils moururent intrépidement.

A cette affreuse nouvelle Pétion, Buzot et Barbaroux ne voulurent pas rester plus longtemps chez Troquart. Ils en sortirent la nuit suivante et se remirent à errer.

Reconnus bientôt, ils se jetèrent dans un bois pour échapper aux soldats qui les poursuivaient. Ils avaient juré de se tuer plutôt que d'être prisonniers. Barbaroux se tira un coup de pistolet à la tête, il ne réussit qu'à se blesser grièvement et, deux ou trois jours plus tard, on le porta mourant sous le couteau de la guillotine. Quant à ses deux compagnons, on retrouva leurs cadavres rongés par des chiens.

Ceux qui avaient tentés de les sauver, les suivirent de près dans la mort.

Guadet père, sa soeur et deux servantes avaient été arrêtés en même temps que Guadet fils et Salle ; et, comme on avait découvert dans les papiers de ces infortunés des notes prouvant leurs relations avec Mme Bouquoy — relations qu'on soupçonnait déjà — on arrêta également la courageuse femme avec son mari, son vieux père et leur domestique. A Bordeaux, devant leurs juges, ils retrouvèrent un autre fils Guadet qui d'abord était parvenu à fuir.

Tous ensemble, sauf les servantes, marchèrent au supplice, le 20 juillet 1794, sept jours avant la chute de Robespierre.

Mme Bouquoy avait trente-deux ans. N'avions-nous pas raison de dire, avec M. A. Ducos, que le nom de cette héroïne admirable est digne de passer à la postérité ?

Charles Georgeot

MAGASIN POPULAIRE

L'endroit le plus populaire et où vous trouverez le plus de satisfaction est à notre magasin. Nous tenons toujours en mains. Farine, Melasse, Sucre, Thé, qualité extra, Huile la meilleure, Marchandises Sèches, Bottes et Souliers, Groceries, Clous, Poëles, Habillements, etc.

Le tout vendu à bas prix pour paiement comptant.

Nous avons aussi Coton, Indiennes, Casques de pelleterie, Drap, etc.

Le plus haut prix payé pour les produits.

Nous venons de recevoir des Graines de Jardin, de toutes sortes : Graines de foin, Trèfle et lentilles (vetches). Aussi : Livres d'école, Français et Anglais.

J. B. GAUDET Gérant

St Louis, Dec. 5 '95

CAUSE DE L'EMIGRATION

Nous avons d'abord l'épuisement du sol. Causes locales, faits isolés. Le champ du cultivateur et son atelier : il y a toujours moyen de lui conserver sa valeur et même de l'améliorer.

Je comprends qu'un colon, demeurant loin d'un grand centre où il peut se procurer facilement du fumier, "forcé" de vendre son foin, sa seule récolte, finisse par tomber dans la gêne. La terre est une bonne et généreuse mère ; mais, quand on lui prend toujours sans jamais rien lui rendre, elle finit par se trouver incapable de répondre à l'attente du cultivateur. La charrue a beau déchercher son sein, les graines qu'on lui confie dépérissent faute de sucs nourriciers, le sillon est stérile, les granges et les greniers sont vides.

Un fabricant qui ne renouvelle pas en temps opportun son approvisionnement de matières premières, peut-il continuer à produire des marchandises ?...

De même le cultivateur qui part pour la ville avec une charge de foin et n'en revient pas avec une charge de fumier ou une bonne quantité d'engrais chimiques, court grand danger de se ruiner. Encore une fois, je le reconnais, souvent nécessité fait loi et le défricheur qui entreprend la conquête d'un coin de forêt, peut se trouver forcé de faire de l'argent, n'importe comment. Mais, que doit-on dire et penser de ceux qui laissent le fumier se perdre et se gaspiller au soleil et à la pluie, autour de leurs étables et même de leur habitations ? Ne jettent-ils pas leur argent à pleines poignées, ne gaspillent-ils pas une véritable richesse ?

Ceux qui agissent ainsi ne sauraient améliorer leur sort en changeant de profession. S'ils ont ruiné, par leur faute, une terre qui pouvait les faire vivre à l'aise, ils négligeront aussi leurs affaires lorsqu'il s'agit de la tête d'une maison de commerce ou qu'ils travailleront comme ouvriers dans les centres industriels.

Parille chose arrive rarement aux cultivateurs qui font partie d'un cercle agricole ; pour eux, c'est une question d'honneur non seulement de tenir leurs terres en bon état, mais de les améliorer sans cesse et de les rendre capables de produire d'abondantes récoltes. Avec un peu de bonne volonté, on peut atteindre ce résultat ; pour cela il suffit le plus souvent de ne rien gaspiller et de n'entreprendre que ce que l'on peut exécuter facilement.

Cinq arpents bien soignés produiront plus que vingt arpents négligés. C'est ici le cas de dire : "Qui trop embrasse mal étreint", et ne manque pas le train pour les Etats-Unis.

Mon intention n'étant pas, d'ouvrir un cours d'agriculture, je me contenterai d'en appeler aux colons soigneux et de leur demander si une terre peut s'appauvrir au point de ne plus donner de récoltes passables, alors que son propriétaire fait tout ce qu'il peut pour la rendre fertile.

Demandez aux cultivateurs qui ont réussi, même en commençant pauvrement, en vrais "mangeurs de galettes", comme disait le bon curé Labelle ; demandez à ces hommes énergiques et persévérants à qui ils attribuent leurs succès et ils n'auront qu'un mot à vous dire "L'économie."

Et l'économie ne consiste pas seulement à avoir soin de son argent, mais à profiter de toutes les occasions d'améliorer sa terre et à ne pas perdre le moindre atome de fumier.

CHEAPEST

AND

BEST

CHAIRS

—IN—

P. E. I.

—X—

Make—

them ourselves

—X—

WRITE

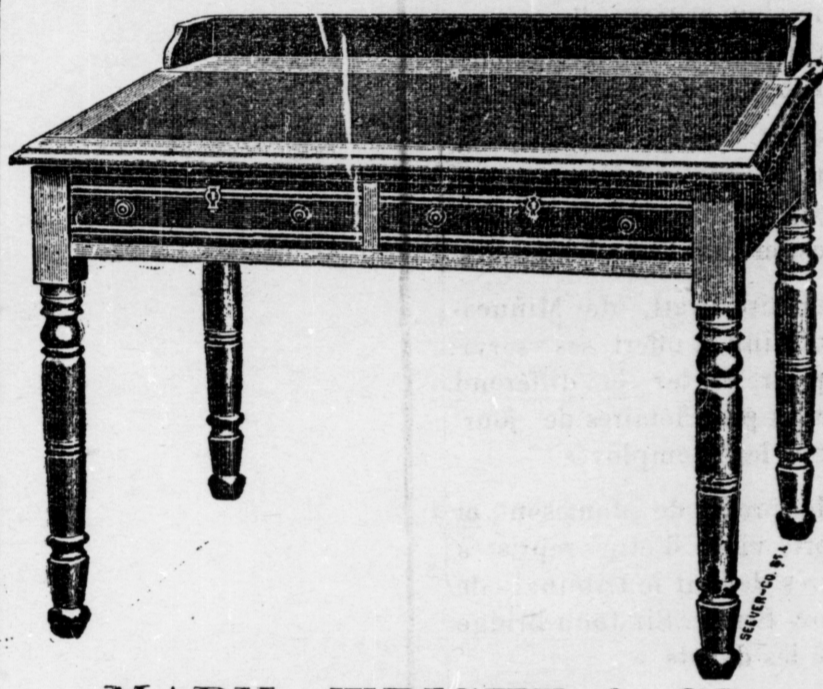
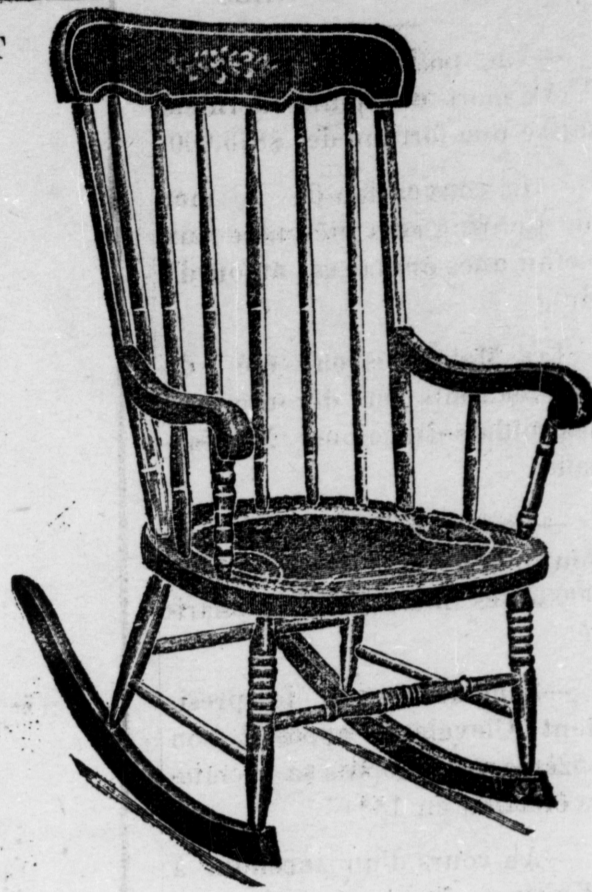
FOR CUTS

AND PRICES.

SCHOOL

FURNITURE

GOOD, STRONG & CHEAP



MARK WRIGHT & CO.,
Charlottetown.

WRITE FOR PRICES.
Jan. 16 '96

SI VOUS VOUS PROPOSEZ

Le matin d'aller en ville pour y acheter des marchandises, il est assez probable que vous rassembleriez la famille la veille, et que vous passeriez en revue les différents magasins et leurs prix, tout en prenant compte des marchandises que vous prendrez acheter.

NOUS AVONS MONTRE AU PUBLIC

que nous vendons à meilleur marché que qui que ce soit, vu que nous vendons aux prix coûtants afin de nous retirer du commerce en Détails.

AINSI SI VOUS VOULEZ

acheter au magasin où vous pourrez retirer le plus grand profit pour votre argent, ne manquez pas d'aller voir

D. ROGERS ET FILS

Summerside, 13 Fev. 1896.

AN EYE OPENER

As I intend making a change in my business I will sell for the next 30 days, for cash only, the following goods, viz ;

- Top Buggies at \$65. 68 & 70
- Road Carts at \$18. 25. 30 & 32
- Truck waggons at \$32. 34. 36
- Organs at 60. 65. 70
- Ploughs at \$8. 10. 12 & 13

These prices are for spot cash only and for 30 days. I also have a large stock of Plough Repairs. Mowing Machines sections, Nails and Rivets to suit nearly all kinds of machines.

Also Hay Forks very cheap.

JOHN WILKINSON

Alberton June 5th 1894.

A PIANO ORGANS BOOK FREE.

Our new Catalogue is a grand portfolio of all the latest and best styles of Organs and Pianos. It illustrates, describes, and gives manufacturers' prices on Organs from \$25.00 up, and Pianos from \$150 up. It shows how to buy at wholesale direct from the manufacturers, and save over 50 per cent. THE CORNISH ORGANS AND PIANOS Guaranteed for 25 yrs., have been played and praised for nearly 30 yrs.; to-day they are the most popular instruments made. Secure our SPECIAL TERMS of Credit, framed to suit the times. Remember this grand book is sent FREE. Write for it at once. CORNISH & CO. (Estab. nearly 30 yrs.) Washington, N. J.